

## **BIENHEUREUSE MARIA GABRIELLA SAGHEDDU**

### **Une vie pour l'unité et son héritage œcuménique**

#### **1- Dans la simplicité de mon cœur, je t'offre tout dans la joie, ô Seigneur.**

Maria Sagheddu naît à Dorgali, en Sardaigne le 17 mars 1914. Elle porte en elle les traits de sa terre : obstinée, vive, rebelle et volontaire. A ceux qui, après sa mort, chercheront des témoignages sur sa vie, sa maman, ses frères, ses amies et ses enseignants décriront une petite fille indomptable et peu portée aux pratiques religieuses.

Mais on perçoit chez Maria une nature fondamentalement saine : à l'école, elle se montre avide d'apprendre, intelligente et généreuse, joyeuse et sans aucune malice. A sept ans Maria fait un rêve où elle se voit devant le tableau de la Sainte Famille, dans l'église de Dorgali ; à un certain moment le tableau s'anime et Jésus lui tend les bras, tandis que la Sainte Vierge la regarde et lui sourit. La réaction de Maria est de fuir de l'église en criant : « Non, je suis une pécheresse »<sup>1</sup>.

Cette reconnaissance nette et sans demi-mesures de sa propre réalité marque une adhésion à la vérité qui la protégera toujours comme un bouclier. Depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, ce qui frappe en elle c'est l'étrangeté (ou distance de) à la mensonge sous tous ses aspects : ambiguïté, hypocrisie, auto-justification.

En 1932 sa plus jeune sœur, Giovanna Antonia, à laquelle elle est profondément attachée, meurt, à dix-sept ans. Par les nouvelles biographiques, nous savons que dans la vie de Marie il y a eu un changement, un tournant décisif.

Vers dix-huit ans elle changea avec décision et se distingua par son esprit de prière. Elle devint « humble et docile » – ainsi témoigne brièvement sa maman, avec deux mots qui en disent long sur cette fille qu'auparavant elle définissait «un peu rude ». Elle s'inscrit alors à l'Action Catholique. Elle participait aux réunions, faisait la catéchiste et préparait les petites filles à la première communion. Elle restait longuement à l'église au point que sa maman, qui auparavant devait la réprimander parce qu'elle y allait peu, dut le faire ensuite parce qu'il lui semblait qu'elle y restait trop longtemps.

Elle pratique la charité envers les malades, les pauvres, elle se penche de préférence sur des personnes à la vie sombre ou marquée par le péché, comme celle d'une de ses camarades qui n'avait pas une bonne conduite et à laquelle elle continua à s'intéresser, même au monastère. L'absence d'orgueil qui caractérise sa simplicité juvénile, mûrit en compassion, en don de soi.

Deux ans environ s'écoulaient entre sa conversion et la demande faite au confesseur de se donner à Dieu dans un monastère. La décision vient entièrement de Maria, mais la modalité, le temps, le lieu sont confiés au discernement de l'abbé Basilio Meloni, qui en parle ainsi : « Elle répondit promptement et généreusement à la vocation et uniquement pour des motifs surnaturels, pour être entièrement à Dieu, pour toujours. Elle était indifférente à l'Ordre ; moi qui connaissais la Trappe, je la lui proposai ; elle accepta tout de suite volontiers ».

---

<sup>1</sup>Les nouvelles biographiques sont tirés de la *Positio super virtutibus*, 1976.

Les documents de sa vie à la trappe ne sont pas nombreux : un cahier de notes qui mentionne, le plus souvent, des citations brèves écoutées pendant les chapitres de sa Mère Abbessse ou lues dans la *lectio divina* quotidienne et, ponctuellement, les avis donnés à la communauté. Quarante-deux lettres qui constituent ce que la Bienheureuse a écrit de plus personnel. Il y a, ensuite, les mémoires de sa Mère Abbessse, Mère Pia Gullini et les témoignages du procès canonique de béatification, réunies dans le *Summarium* de la *Positio*.

Maria arrive à la Trappe de Grottaferrata, sur les collines d'Albano, près de Rome, le 30 septembre 1935. Elle reçoit le nom de sœur Maria Gabriella, «... le nom de l'Archange Gabriel que le Seigneur a choisi pour annoncer à la Vierge le grand événement »<sup>2</sup>. A la direction de la communauté il y a Mère Pia Gullini, une femme aux qualités exceptionnelles humaines, intellectuelles et spirituelles.

C'est ainsi que Maria Gabriella décrit à sa maman la vie à la Trappe : « C'est si beau de vivre dans la maison du Seigneur ! Les heures de la prière sont fixées et il en va de même pour les heures de travail, si bien que personne n'agit selon ses caprices, et seulement dans le temps des intervalles chacune peut lire, écrire ou aller à l'église comme elle veut. ...Pour ce qui est du travail, ce peut être soit à la vigne, soit au potager, soit en communauté. Quant au silence, je vous assure que c'est quelque chose de très beau, car de la sorte il n'arrive pas ce qui arrive au village, où l'on critique ou murmure, mais chacune fait ce qu'elle a à faire et ne se mêle pas des affaires d'autrui »<sup>3</sup>.

Plongée dans cette atmosphère, sr Maria Gabriella y trouve son souffle : elle est à son aise, libre. Son expérience de conversion s'épanouit : elle quitte sa cuirasse de défense, sa pudeur revêche, sa manière d'être encore un peu âpre. Dans cette solitude profonde qui est le dialogue avec Dieu, elle devient de plus en plus simple.

La parole de la Règle entre en elle au niveau existentiel : « Écoute, ô mon fils, les préceptes d'un maître et incline l'oreille de ton cœur ; fais bon accueil à l'admonition d'un tendre père, et mets-la effectivement en pratique, afin de revenir par le labeur de l'obéissance à Celui dont t'avait éloigné l'oisive lâcheté de la désobéissance »<sup>4</sup>.

Nous en trouvons presque un commentaire dans sa lettre à sa maman, le jour de sa prise d'habit :

« Je sens bien qu'Il m'a toujours aimée et que maintenant Il m'aime encore plus. Par cette grâce, je comprends sa grande prédilection à mon égard, alors qu'il aurait pu choisir tant d'autres plus dignes que moi et qui auraient pu correspondre plus généreusement que moi à son amour. Mais il n'en est pas ainsi. Il a voulu faire de moi l'objet de ses miséricordes. Quand je pense à cela, je suis confuse en voyant le grand amour de Jésus pour moi, mon ingratitude et le peu de correspondance à ses prédilections. Maintenant je comprends bien cette parole qui dit que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, parce que je l'ai expérimentée en moi. Il a fait pour moi ce qu'Il a fait au fils prodigue »<sup>5</sup>.

C'est la capacité de dire merci qui accompagnera dorénavant sœur Maria Gabriella dans son cheminement jour après jour, dans la vie au monastère. Elle sait d'avoir reçu un don et, en tant

---

<sup>2</sup> Lettre à sa maman du 17.10.1935

<sup>3</sup> idem

<sup>4</sup>Règle de Saint Benoît, RB, Prologue, 1

<sup>5</sup> Lettre à sa maman du 13.4.1936

que tel, immérité ; elle découvre un amour qui vient combler toute ingratitude et son « peu de correspondance » et cela porte du fruit pour sa vie et pour celle des autres. C'est l'expérience du fils pardonné, qui expérimente la joie et la fécondité d'entrer à nouveau dans l'héritage du Père et de le posséder en plénitude.

C'est de là que jaillit l'exclamation qui lui monte si souvent aux lèvres : « Comme le Seigneur est bon ! », et qui représente la synthèse la plus vraie de sa spiritualité, dont nous avons un témoignage dans le texte écrit au moment de sa Profession.

« Dans la simplicité de mon cœur, je t'offre tout dans la joie, ô Seigneur. Tu as daigné m'appeler à Toi et je viens avec élan à tes pieds. Au jour de ta fête royale, tu veux faire de cette misérable créature une reine. Je te rends grâce avec toute la ferveur de mon âme et prononçant mes saints vœux, je m'abandonne entièrement à Toi.

Fais, ô Jésus, que je sois toujours fidèle à mes promesses et que je ne reprenne jamais ce que je te donne en ce jour. Viens et règne dans mon âme comme Roi d'amour.

Je te supplie de bénir notre monastère et d'en faire le jardin de repos de ton Cœur. Bénis d'une manière toute spéciale les supérieures et les supérieurs qui ont plus de responsabilités devant toi.

Bénis toute ma famille. Je te recommande particulièrement mon frère et mon beau-frère : fais une brèche en leur cœur et entres-y comme Roi pour en prendre possession. Regarde d'un œil miséricordieux notre Ordre tout entier et fais de lui une pépinière de saints.

Je te supplie pour ton Église, pour le Souverain Pontife et pour notre Évêque.

Je recommande à ton Divin Cœur tous mes parents, amis et bienfaiteurs, ma paroisse et l'Association à laquelle j'ai appartenu : daigne accorder à tous la paix, la joie, la bénédiction. Je te recommande les bienfaiteurs de notre monastère ainsi que la sœur qui a dû nous quitter : accomplis le miracle espéré. Je te prie pour les sœurs de mon village : que toutes puissent persévérer dans l'amour. Surtout, je te recommande la Révérende Mère, la Mère maîtresse et mon confesseur afin que tu les récompenses pour tout ce qu'ils font pour moi et leur donnes la lumière pour qu'ils puissent me conduire sur la voie que tu m'as marquée, et à moi daigne accorder une grande docilité dans l'obéissance.

Ô Jésus, je m'offre avec Toi en union à ton Sacrifice, et bien que je sois indigne et peu de chose, j'espère fermement que le Divin Père posera son regard plein de complaisance sur ma petite offrande, car je suis unie à Toi et du reste, j'ai donné tout ce qui était en mon pouvoir.

Ô Jésus, consume-moi comme une petite hostie d'Amour pour ta gloire et le salut des âmes.

Père éternel, montrez qu'en ce jour votre Fils va aux noces : établissez son règne dans tous les cœurs, afin que tous l'aiment et le servent conformément à votre divine volonté.

Accordez-moi ce qu'il me faut pour être une véritable épouse de Jésus. Amen»<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup>Fête du Christ-Roi, 31.10.1937

L'offrande de sa vie, confirmée par la décision de se donner totalement pour la cause de l'Unité des Chrétiens, en janvier 1938, sera la réponse simple et radicale qui jaillit de sa gratitude pour le don immense de grâce dont le Seigneur la fait objet.

Mère Pia Gullini dira d'elle, à propos de l'offrande de sa vie :

« Sa docilité, son abandon dérivait – me semble-t-il - du fait qu'elle avait eu l'intuition de la grandeur de Dieu et, sans analyser ses sentiments, elle vivait dans l'adoration concrète de ce Dieu qui l'avait choisie et qui l'aimait. Elle se sentait si indigne, si petite, si rien : de tout cela dérivait son humilité et sa gratitude »<sup>7</sup>.

Gratitude aussi dans la maladie, et voici ce qu'elle écrivait à sa maman :

« ...priez pour que le Seigneur fasse en moi ce qui est pour sa plus grande gloire. Je suis heureuse d'avoir quelque chose à souffrir pour l'amour de Jésus. Ma joie devient plus grande quand je pense que le temps des véritables noces est tout proche. Le Seigneur, comme vous le savez, m'a toujours favorisée de grâces spéciales, mais maintenant, avec cette maladie, il m'en a fait une plus grande que toutes. Je me suis totalement abandonnée entre les mains du Seigneur et j'y ai beaucoup gagné »<sup>8</sup>. Et par la suite : « Je remercie et je remercie et je bénirai toujours le Seigneur pour tout ce qu'il a fait pour moi et pour vous, mais je sens bien que je ne pourrai jamais le remercier assez »<sup>9</sup>.

La souffrance devient le lieu d'un colloque plus intense avec son Jésus, le lieu où son unité avec la croix sur laquelle le Fils de Dieu est monté glorieusement, devient consciente. « Mon Dieu, Ta Gloire! » répétera-t-elle souvent dans ses colloques avec mère Abbesse.

Dans les lettres écrites à l'hôpital, pendant les quarante jours où elle a expérimenté plus profondément la désolation de l'éloignement du monastère, son « trésor », Gabriella, en renouvelant son offrande pour l'unité, se trouve aussi dans une proximité spéciale avec les pauvres pécheurs pour lesquels sa vie est donnée, pour ces « tous » que le chapitre 17 de Saint Jean met au cœur de la prière de Jésus.

Ici sa vie devient intercession, selon toute l'étendue de l'offrande du Christ.

« Priez pour moi, afin que je comprenne toujours mieux le grand don de la croix et afin que j'en profite dorénavant pour moi et pour tous les autres »<sup>10</sup>.

---

<sup>7</sup>M. Pia Gullini « *Cahiers autographes* », Réponses à des demandes faites par M. Zananiri, quand il écrivait la biographie de Sr. Maria Gabriella, 1953, Archives de Vitorchiano

<sup>8</sup>Lettre à sa maman 6.7.1938

<sup>9</sup>Lettre à sa maman 22.9.1938

<sup>10</sup>Lettre à Mère Pia le 3.5.1938

## 2- Ut unum sint

« Profiter » du don de la croix a fait de cette offrande un signe universellement reconnu comme témoignage de vocation à l'unité. Et de cette jeune moniale, aux origines humbles et à la vie cachée Saint Jean Paul II parle dans son encyclique œcuménique :

«Prier pour l'unité n'est cependant pas réservé à ceux qui vivent dans un milieu où les chrétiens sont divisés. Du dialogue intime et personnel que chacun de nous doit entretenir avec le Seigneur par la prière, la préoccupation de l'unité ne peut être exclue. C'est seulement de cette manière, en effet, qu'elle fera pleinement et réellement partie de notre vie et des devoirs qui nous reviennent dans l'Église. Pour réaffirmer cette nécessité, j'ai voulu proposer aux fidèles de l'Église catholique un modèle qui me paraît exemplaire, celui d'une sœur trappistine, Marie-Gabrielle de l'Unité, que j'ai proclamée bienheureuse le 25 janvier 1983. Sœur Marie-Gabrielle, appelée par sa vocation à être en dehors du monde, a consacré son existence à la méditation et à la prière centrées sur le chapitre 17 de l'Évangile selon saint Jean et elle a offert sa vie pour l'unité des chrétiens. Voilà ce qui est au centre de toute prière: l'offrande totale et sans réserve de la vie au Père, par le Fils, dans l'Esprit Saint. L'exemple de sœur Marie-Gabrielle nous instruit, il nous fait comprendre qu'il n'y a pas de moments, de situations ou de lieux particuliers pour prier pour l'unité. La prière du Christ au Père est un modèle pour tous, toujours et en tout lieu».<sup>11</sup>

Mais comment la vocation à l'unité est parvenue à Sœur Maria Gabriella avec tant de force ?

Il me semble utile de donner quelques brèves indications sur la façon dont la prière pour l'unité des chrétiens a trouvé place au sein de la communauté de Grottaferrata et comment sœur Maria Gabriella est devenue témoin de ce que l'on a défini« œcuménisme spirituel ».

### 2.a – La prière pour l'unité

Quelque note historique peut nous aider.

Nous trouvons les premières initiatives dans le milieu anglican à partir de 1838<sup>12</sup>. En 1907 un Pasteur épiscopalien des États-Unis, Paul Wattson, fonde un tiers-ordre franciscain, les « Frères Franciscains de l'Atonement » ou de la Réconciliation et il lance l'initiative d'une octave de prière pour le retour des anglicans à l'unité catholique, la fixant du 18 janvier, fête de la Chaire de Saint Pierre à Rome, au 25 janvier, fête de la conversion de Saint Paul. Par la suite, en 1909, ses communautés seront intégrées dans l'Église catholique. Quelques années plus tard, en 1916, le Pape Benoît XV étend l'octave de prière au monde entier. Malgré le succès de cette initiative, de nombreux chrétiens de confessions non catholiques hésitent encore à l'adopter car, telle qu'elle a été formulée par Wattson, elle contient la reconnaissance explicite de la suprématie du Pape de Rome.

Un autre important foyer de rencontre se forme aux Pays-Bas, sous l'égide du Pape Pie XI, lorsqu'un moine de Mont-César près de Louvain, Dom Lambert Beauduin, fonde en 1925 à Amay-

---

<sup>11</sup> Ut unum sint, 1995, n. 27

<sup>12</sup> *Association for Universal Prayer for the Conversion of England*, fondée par un groupe d'anglicans en 1838

sur-Meuse (plus tard transféré à Chevetogne) le monastère de l'Union pour le rapprochement des catholiques avec l'Église d'Orient.

Un interlocuteur proche de Dom Lambert Beauduin est Monsieur l'abbé Paul Couturier, prêtre de Lyon. L'abbé Couturier imprimera en 1937 un tournant important à l'Octave de prière en proposant une nouvelle formule ; les prières demanderont l'unité de l'Église « telle que Dieu la veut et par les moyens qu'il voudra ». Les moyens par lesquels celle-ci s'accomplira appartiennent seulement à Dieu et non à des systèmes mis au point par des hommes. Nous trouvons dans le prêtre de Lyon un des principaux représentants de l'œcuménisme spirituel qui, sans ignorer les motifs des divisions, cherche à raviver chez les croyants la douleur de la séparation et à inaugurer une nouvelle ère de réconciliation prenant sa source dans les Évangiles. L'Abbé Couturier conçoit le mouvement comme un « monastère invisible », qui rassemble les personnes qui s'y engagent, comme si c'était la première communauté chrétienne, réunie et réconciliée dans l'unité. L'abbé Couturier communique par des brochures ou Tracts.

## 2.b - Grottaferrata

C'est en janvier 1937 que, par un de Tracts de l'Abbé Couturier l'invitation à participer à l'octave de prière pour l'unité parvient à la Trappe de Grottaferrata.

Mère Pia Gullini avait eu l'occasion de connaître les grands idéaux de l'œcuménisme durant les années passées à Laval et elle s'en était passionnée. Si, comme elle affirmait, le chemin est l'amour (« C'est la charité qui compte – charité qui est union (...) Amour de Dieu et, pour Lui, amour de tous et, *in primis*, amour de celui qui m'est le plus proche »<sup>13</sup>), il n'est pas surprenant qu'elle n'ait pas hésité à proposer à la communauté réunie au chapitre, cette intention de prière. Dans l'annonce on faisait aussi allusion – chose normale dans la spiritualité de l'époque – à des « oblations volontaires faites sous la sauvegarde de l'humilité, dûment autorisées ».

A la fin du chapitre, une moniale, Mère de l'Immaculée, âgée de 78 ans, petite, voûtée, appuyée sur sa canne, se présente à Mère Pia et, en la regardant avec des yeux lumineux, lui dit : « Ceci est pour moi. Si vous le permettez, j'offre les quelques jours qui me restent à vivre ». Cette religieuse appartenait à la première avant-garde des sœurs de San Vito, transférées à Grottaferrata. Originaire d'une famille paysanne très pauvre, d'une dévotion et d'un esprit de renoncement à la portée de nulle autre, elle a passé presque toute sa vie à la Trappe, au début comme oblate, ensuite comme moniale de chœur, dans un don de soi sans bornes à sa communauté.

Or, elle demande seulement la permission de s'offrir : elle veut donner le peu qui lui appartient comme la veuve de l'évangile ses deux petites monnaies. Ce qui frappe c'est le sens de la dignité de cette moniale âgée. Elle sait que son offrande est digne de Dieu, est précieuse à ses yeux. Celui qui est pauvre de tout connaît la grandeur véritable de l'homme devant son créateur. Et le Seigneur vint prendre Mère de l'Immaculée un mois après son offrande, qu'elle renouvela plusieurs fois pendant sa brève agonie, pleine de paix.

---

<sup>13</sup> Lettre à une novice du 23 novembre 1951 dans Ennio Francia : «Lettere e scritti di Madre Pia» Ed. Messa degli artisti, 1971, p. 75.

A Gaston Zananiri<sup>14</sup> qui, quelques années plus tard, interrogera Mère Pia à propos de la thématique importante et délicate de l'offrande de soi, elle répondra :

«Vous me demandez si l'holocauste de sa propre vie est une tradition cistercienne. Je pense que toute âme généreuse, surtout en clôture, en ressent le besoin. Nous n'avons plus rien d'autre que nous-mêmes, nous avons tout donné, nous nous sommes données par les vœux de manière normale : nous voulons maintenant souligner davantage l'offrande et le renoncement à la vie, en acceptant une mort prématurée»<sup>15</sup>.

En ce climat de fermeture et de conflit qui entravait tout rapprochement entre catholiques et protestants, c'est du monde monastique qu'une nouvelle sensibilité vers la possibilité d'échanges entre diverses confessions commence à rayonner et progressivement s'étend à tout le monde ecclésial

L'année qui suit la mort de Mère de l'Immaculée, en janvier 1938, parvient à Mère Pia la nouvelle invitation de l'abbé Couturier pour l'octave, intitulée : « La prière universelle des chrétiens pour l'unité chrétienne ». Mère Pia en lit au chapitre la dernière partie et voici quelques expressions qui eurent une résonance décisive dans le cœur de sœur Maria Gabriella :

« Sans fermer volontairement les yeux sur les différences pour les résoudre en un syncrétisme destructeur de la vraie foi, nous chercherons plutôt ce qui nous rapproche pour le mettre en relief. Ainsi viendront à la lumière des possibilités de convergence dans lesquelles apparaîtra la nécessité de refuser le négatif et de réévaluer nos discours dogmatiques respectifs. (...) La prière restera le centre lumineux et vivant, riche d'un rayonnement splendide d'universalité et de simultanéité visible à travers la chrétienté brisée, pour l'entraîner pendant les jours du 18 au 25 janvier (...) sur les voies de l'unité. (...) La complexité du problème nous jettera à genoux, dans le cœur du Christ, pour répéter tous ensemble, dans un acte d'amour unique et immense: Que vienne, Seigneur, cette unité que tu as demandée pour tous ceux qui t'aiment : *Congregavit nos in unum Christi amor* »<sup>16</sup>.

L'octave est célébrée comme l'année précédente : chaque jour est consacrée aux frères d'une zone ou d'une confession déterminée : les chrétiens orthodoxes d'Orient ; les Anglicans ; les Luthériens et les Protestants d'Europe ; ceux d'Amérique ; les chrétiens qui ont abandonné la pratique des sacrements ; les Juifs et les musulmans ; les païens de toute la planète.

---

<sup>14</sup> Gaston Zananiri (1904-1996) fut diplomate à Alexandrie d'Égypte. Il connut P. Christophe-Jean Dumont et le Centre Istina, à travers lesquels il entra en contact avec Mère Pia Gullini. Il écrit la première biographie de sœur Maria Gabriella en français, « *Dans le mystère de l'Unité, Maria Gabriella* » (1955). Il entra dans l'Ordre des Frères Prédicateurs et fut secrétaire du Centre de Documentation sur les Églises et les Sectes, à Paris.

<sup>15</sup> M. Pia Gullini « *Carnets autobiographiques* », Réponses à des demandes faites par M. Zananiri, 1953, Archives de Vitorchiano

<sup>16</sup> Relaté par le P. Beltrame Quattrocchi, *La Beata Maria Gabriella dell'Unità*, Monastero Trappiste di Vitorchiano, 1983, p. 128.

Nous ne savons pas de quelle manière sœur Maria Gabriella a exprimé sa propre offrande, car elle n'a pas laissé un acte écrit. Dans la retenue propre à la vie trappistine, sa décision, mûrie dans le secret, y reste scellée. Toutefois, même s'il est voulu intimement, ce don de soi – et n'importe quelle autre offrande au Seigneur – n'est pas un simple choix personnel. La Règle de Saint Benoît prescrit « que chacun soumette à son Abbé ce qu'il entend offrir et l'accomplisse avec le concours de sa prière et son assentiment »<sup>17</sup>

Sœur Maria Gabriella en parle d'abord à la maîtresse des novices, Mère Tecla qui en témoigne :

«En ces jours-là, Sœur Gabriella me fit la confiance que le Seigneur l'appelait ; elle aussi voulait offrir sa vie pour l'Unité de l'Église. C'était un argument qui ne pouvait pas me laisser indifférente. J'avais passé vingt-cinq ans en mission, j'avais eu et j'avais encore parmi les « dissidents » tant d'âmes qui m'étaient chères, et je ne pouvais rien désirer de meilleur pour eux que de les voir entrer dans le troupeau de l'unique Bon Pasteur. Mais l'expérience m'avait enseigné que le grand moyen pour obtenir cela était la prière et le sacrifice. Sœur Gabriella me laissant la prière, voulait de son côté assumer le sacrifice. Pouvais-je dire non? J'eus immédiatement l'impression que le sacrifice allait être accepté et que je perdais une fille en qui se trouvaient de si belles et de si grandes espérances.»<sup>18</sup>

Aussitôt après, sœur Maria Gabriella s'adresse à son abbesse, Mère Pia. Elle s'agenouille et demande, douce et soumise comme toujours, mais cette fois insistante : « Permettez-moi d'offrir ma vie ! Que vaut-elle, d'ailleurs ? Je ne fais rien, je n'ai jamais rien fait. C'est vous qui avez dit qu'on peut le faire, pourvu qu'on demande l'autorisation ».

L'élan généreux de Mère de l'Immaculée, âgée, avait été accueilli avec émotion. Mais l'élan juvénile devait être mis à l'épreuve, et la réponse fut prudente. Après quelques jours sr Gabriella revint, humble, timide : « Il me semble effectivement que le Seigneur le veut : je m'y sens poussée, même quand je ne veux pas y penser ». La Mère répondit : « Je ne dis ni oui ni non. Offrez-vous à la volonté de Dieu. Demandez aussi au Père Aumônier. Puis le Seigneur fera ce qu'Il voudra ».

Mère Pia ne pensa plus à la chose, mais le même jour, avant le soir, la jeune sœur sentit une forte douleur à l'épaule, un épuisement étrange. Depuis lors la souffrance physique, qu'elle n'avait pas connue jusque-là, ne la quitta plus et augmenta rapidement. Elle la supporta en silence, sans s'en étonner, sereinement consciente de sa propre offrande. C'est plus tard seulement, interrogée explicitement à cet égard, qu'elle révéla avec simplicité à sa Mère abbesse les débuts de sa maladie : « A partir du jour où je me suis offerte, je n'ai plus jamais été bien »<sup>19</sup>. Dans un premier moment le malaise ne sembla pas préoccupant. Selon l'avis du médecin du monastère, il s'agissait simplement d'un refroidissement. Toutefois on décida de faire une radiographie, ce qui comportait une sortie momentanée de la clôture. C'est au mois d'avril 1938 que sr Maria Gabriella se prépare à aller à l'hôpital Saint-Jean à Rome pour se soumettre aux examens, sûre de rentrer

---

<sup>17</sup> RB, XLIX

<sup>18</sup> D'après les mémoires de Mère Tecla Fontana. Archives de Vitorchiano.

<sup>19</sup> D'après les notes de Mère Pia, Archives de Vitorchiano.



chez elle avant le soir. Le diagnostic est : tuberculose. Cette découverte est totalement inattendue, d'une part parce qu'il n'y avait aucun antécédent dans la famille Sagheddu, et d'autre part parce qu'il semblait impossible que sr Maria Gabriella ait pu être contaminée à l'intérieur des murs du monastère. Les médecins se déclarent optimistes et assurent, étant donné le foyer peu important du mal et la constitution robuste de la malade, une guérison rapide grâce au traitement par pneumothorax. De son côté, sœur Maria Gabriella sent que les choses en iront autrement. Elle a offert tout ce qu'elle a : jeunesse, santé, vie ; personne ne peut savoir mieux qu'elle si le don a été accepté, indépendamment de l'avis des médecins.

Sa déception de ne pas pouvoir rentrer aussitôt au monastère la déchire ; comme elle l'écrit à Mère Pia : « J'ai tellement pleuré que je n'en peux plus ! »<sup>20</sup> . Ce n'est pas la perspective de la maladie, avec tout ce qui pourra lui advenir, qui l'angoisse, mais bien plutôt d'être obligée de se trouver loin du monastère.

Dans les lettres écrites de l'hôpital à sa Mère Abbessse ses pauvres paroles crient, suppliantes. Jusqu'alors elle n'avait fait aucun cas de sa souffrance et elle n'en fera non plus après, quand, au monastère, la douleur physique deviendra déchirante. Mais ici, de l'hôpital, elle crie : « J'ai le cœur déchiré et, sans un secours spécial du ciel, ma croix est devenue si pesante que je ne peux plus tenir »<sup>21</sup>. Elle n'a jamais rien demandé pour elle-même, jamais, et maintenant elle implore : « Pour l'amour de Dieu, faites tout votre possible afin que je retourne vite au monastère »<sup>22</sup>. « Parfois je me demande si le Seigneur ne m'a pas abandonnée ; d'autres fois, je pense qu'Il éprouve ceux qu'Il aime; d'autres fois encore, il me semble impossible que Dieu puisse être glorifié par cette vie..., mais je finis toujours par m'abandonner à la divine volonté »<sup>23</sup>. Sa nature forte, maîtresse d'elle-même, cède : « Le Seigneur me tient sur la Croix nue et je n'ai pas d'autre consolation que de savoir que je souffre pour accomplir la volonté divine et en esprit d'obéissance. J'ai l'impression parfois d'avoir perdu la tête; alors que j'ai commencé le rosaire, je me mets à dire le chapelet de la miséricorde. Je commence celui-ci et je me retrouve en train de réciter celui des défunts et ainsi de suite. Alors je dis avec le psalmiste : Je suis devenue semblable à une bête, mais je suis toujours avec Toi »<sup>24</sup>.

Pas de lettre, pas de supplique, pas de cri qui ne soit entrecoupé et ne finisse avec le désir exprès d'accomplir la volonté du Père, de tout offrir pour la gloire de Dieu et d'obéir toujours : « Au début, il n'y avait pas moyen de faire fléchir mon cœur, mais maintenant j'ai vraiment compris que travailler à la gloire de Dieu et être victime ne consiste pas à faire de grandes choses, mais à sacrifier totalement son moi. Priez pour moi, afin que je comprenne toujours mieux le grand don

---

<sup>20</sup> Lettre du 24.04.1938.

<sup>21</sup> Idem

<sup>22</sup> Idem

<sup>23</sup> Idem

<sup>24</sup> Lettre du 3.5.1938

de la Croix et afin que j'en profite dorénavant pour moi et pour tous les autres »<sup>25</sup>. C'est la réalité de la Croix où se trouvent l'horreur de la douleur et l'abandon confiant du Fils. La personne souffre et se rebelle dans toutes ses fibres et pourtant émerge d'une manière inconnue et surprenante la certitude inébranlable de l'amour du Père. « Je suis faible, c'est vrai, mais le Seigneur qui connaît ma fragilité et la cause de ma douleur me pardonnera : de cela, je suis convaincue »<sup>26</sup>.

Le traitement par pneumothorax ne lui réussit pas ; bien au contraire il détruit ses dernières résistances à la maladie. Après quarante jours d'hôpital elle retourne au monastère dans un état aggravé.

En entrant à l'infirmerie de la Trappe, d'où elle ne sortira plus, elle dira à la sœur infirmière : « Cette maladie est ma richesse ; le Seigneur me l'a donnée, mais moi je ne veux la partager ni avec vous, ni avec personne d'autre ». Toute son attention est tendue à éviter, avec une délicatesse infinie, toute contagion à ses sœurs, qui citeront des épisodes innombrables à cet égard.

Elle garde pour elle son trésor de souffrance. Les élancements sont lancinants, la toux éclate au dedans et ses mots sont : « Jésus, je t'aime ». « Jésus je te remercie ». « Je te remercie de me faire souffrir ». « On peut souffrir sans être triste ». « Me voici Jésus, pour faire ta volonté ».

Elle ne sait penser à rien de mieux pour elle-même qu'à la volonté de Dieu présent. « Je ne désire ni ne pense à vivre ou à mourir ; je pense à la volonté de Dieu ». La dernière année de sa vie, elle lit et relit le chapitre 17 de Saint Jean, sans pouvoir imaginer qu'un grand Pape en parlera, le jour de sa béatification, en s'arrêtant avec tendresse sur ce détail si personnel des pages jaunies à l'usage.

Toutefois l'événement qui concerne sœur Maria Gabriella dès ces journées, ne se décide pas seulement à l'intérieur de son monastère. Pendant les semaines au cours desquelles son état s'est rapidement détérioré, un lien avec un nouvel interlocuteur s'est créé entre Mère Pia et l'abbaye anglicane de Nashdom, fondée en 1926 dans le Comté anglais de Buckingham, dans le but de travailler pour l'union avec l'église catholique romaine<sup>27</sup>. Nashdom dépend de l'Église d'Angleterre, même si tous ses moines sont des bénédictins, tant en ce qui concerne la liturgie (en latin et suivant le rite romain), que pour l'observance générale de la Règle. Le maître des novices de cette abbaye, Dom Benedict Ley, a appris par l'abbé Couturier qu'à la Trappe de Grottaferrata, une moniale âgée, Mère de l'Immaculée, est morte en s'offrant pour l'unité. En juillet 1938, il écrit à l'abbesse pour lui exprimer sa sympathie. Il reçoit de Mère Pia une réponse qui l'informe qu'une jeune sœur s'est offerte elle aussi, qu'elle est devenue tuberculeuse et qu'elle se trouve déjà proche de la mort. Dom Benedict écrit directement à la malade pour lui exprimer son affection et sa reconnaissance, espérant recevoir d'elle quelques mots de sa main, comme il le dira par la

---

<sup>25</sup> Idem

<sup>26</sup> Lettre du 28.4.1938

<sup>27</sup> Lettres de la Trappe, Introduction et notes de MariellaCarpinello, Abbaye Val Notre-Dame Editions, 2010, p. 35.

suite. Mais sr Maria Gabriella ne se préoccupe pas de lui répondre et demande seulement à Mère Pia de le remercier à sa place.

Elle meurt le 23 avril 1939 à l'heure des Vêpres. C'est le Dimanche du Bon Pasteur. Le passage évangélique de ce jour exprime le sens de son départ :

«Moi, je suis le bon pasteur... et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie; celles-là aussi, il faut que je les conduise. Elles écouteront ma voix; il y aura un seul troupeau et un seul pasteur.»<sup>28</sup>

Elle a vingt-cinq ans depuis quelques jours.

Son histoire terrestre est achevée, mais non la mission à laquelle le Seigneur l'a appelée.

Avec soin et amour Mère Pia recueille des paroles et des témoignages sur Gabriella, dans la certitude que ce qui était arrivé à Grottaferrata était une lumière pour la vie de l'Église. La Providence voulut qu'une écrivaine jeune et brillante, Maria Giovanna Dore<sup>29</sup>, arrive comme postulante. C'est à elle que Mère Pia n'hésita pas à confier la première biographie de notre Bienheureuse. En même temps un lien ardent et profond allait s'instaurer entre Mère Pia et les moines de Nashdom, chez lesquels vibrait le même désir œcuménique.

La biographie, apparue en 1940, rencontre immédiatement une large diffusion, grâce aussi à la préface d'Igino Giordani, brillant journaliste catholique et homme politique. Les échanges entre la Trappe de Grottaferrata et les membres du mouvement international s'intensifient. Parmi ceux qui visitent le monastère, il y a aussi deux religieux qui vont influencer en profondeur la réalité œcuménique : Roger Schutz et Max Thurian, de la communauté de Taizé. La maman de frère Roger, Amélie, qui les accompagne, restera toujours en relation épistolaire avec Mère Pia et liée à elle par une profonde amitié.

Grottaferrata devient ainsi un centre de référence pour le mouvement œcuménique.

Ce sera un des points de désaccord entre Mère Pia et les Supérieurs majeurs de l'Ordre. D'autre part, au début des années quarante du siècle passé, on est encore loin de la conscience, aujourd'hui acquise, que le monachisme est de par sa nature un milieu œcuménique.

Il l'est par sa référence à l'église primitive, où l'on vivait « avec un seul cœur et une seule âme ». Il l'est encore par son engagement dès ses origines à se consacrer à la recherche de Dieu, en s'appliquant à traduire intégralement l'Évangile en réalité vécue. Il l'est par sa capacité de dialogue entre les religions que l'on retrouve dans les différentes traditions monastiques. Nous savons comment au cours du XXe siècle, les moines chrétiens, essaimant du vieil Occident vers d'autres

---

<sup>28</sup> Jn 10, 14-16.

<sup>29</sup> Maria Giovanna Dore (1910-1982), journaliste et écrivaine, après être entrée à la Trappe de Grottaferrata, en sortit à cause de sa santé. Ensuite elle fonda à Olzai, en Sardaigne, le monastère «Mater Unitatis» qui suit la Règle de Saint Benoît avec le charisme de la prière pour l'unité des chrétiens. Actuellement cette communauté est à Dorgali et a une mission en Sri Lanka.

continents et cultures, a rencontré différentes formes d'ascétisme, en découvrant une unité dans l'expérience de Dieu, de laquelle il a tiré une force nouvelle.

Même le protestantisme, né au XVI<sup>e</sup> siècle avec une hostilité envers le monachisme, a reconsidéré au XX<sup>e</sup> siècle sa méfiance d'origine, en redécouvrant la richesse d'une expérience de foi, propre à la vie monastique et à la liberté qu'elle garde vis-à-vis des compromissions des institutions avec le pouvoir temporel<sup>30</sup>.

Dans l'histoire du monachisme féminin il y a eu plusieurs exemples de la façon dont les moniales ont incarné la prophétie au sein de l'Église dans une tension vers l'unité. Au début du XX<sup>e</sup> siècle Grottaferrata est un de ces lieux où le christianisme manifeste sa nouveauté qui trouvera une expression au sein du Concile Vatican II.

### **3 - Les fruits d'une bonne semence aujourd'hui**

Le tombeau de sœur Maria Gabriella devint vite le but de visiteurs qui, toujours plus nombreux, s'y recueillaient en prière. Les biographies, grâce au travail de Mère Pia Gullini, concoururent à diffuser avec une rapidité extrême en Italie, en Europe et au-delà de l'océan, dans le monde catholique et au sein des églises des frères séparés, le nom de sœur Maria Gabriella, en reliant son offrande à la question de l'unité des chrétiens. Des lettres, des demandes d'images, des témoignages de grâces, de guérisons et de conversions à Dieu et à l'Église attribuées à la rencontre avec la petite apôtre de l'unité et à son intercession commencèrent à affluer.

En quelques années et contre toute prévision, tout cela suscita autour de la personne de Maria Gabriella de si nombreuses attestations qu'elles justifièrent une renommée de sainteté, confirmée aussi par des épisodes d'osmogénésie, c'est-à-dire de parfum surnaturel senti par plusieurs témoins. En 1957, en même temps que le transfert de la communauté de Grottaferrata à Vitorchiano, on obtint du Chapitre Général de l'Ordre et du Saint-Siège le feu vert pour la Cause de béatification.

Le miracle de la guérison de sœur Maria Pia Manno, une bénédictine d'Alcamo, en Sicile, en 1960, fit avancer la cause jusqu'à la béatification, qui fut célébrée le 25 janvier 1983 à Saint-Paul-hors-les-Murs à Rome.

---

<sup>30</sup> CIVSSVA La vie consacrée dans les traditions chrétiennes. Colloque œcuménique 22-25 janvier 2015 . Le Cardinal Kurt Koch, le 24 janvier 2015 au cours de la rencontre avec les hôtes œcuméniques dans l'année de la vie consacrée, remarque que "Témoigner la présence du Dieu vivant dans les sociétés toujours plus sécularisées d'aujourd'hui c'est le défi essentiel de l'œcuménisme En reconnaissant cette centralité de Dieu, la vie consacrée rend à l'œcuménisme un service exceptionnel". Même J.M. Hernández M. CMF, Communication au XLI Congrès Ist de Théologie de la Vie Consacrée, Clarettianum, Rome 15-18 décembre 2015

Ce fut, même pour sa communauté monastique, l'occasion d'un approfondissement de son message, d'une appropriation plus consciente de son héritage même pour sa communauté monastique.

Mère Cristiana<sup>31</sup> écrit à cet égard :

« Une béatification rendait à l'improviste paradigmatique une vie vécue dans le sillon de la tradition et du quotidien. La tentative de la redécouvrir, de l'intérioriser, d'apprendre de Gabriella à vivre la vocation à laquelle nous étions appelées, a guidé les réflexions qui font partie des chapitres habituels du dimanche dans nos monastères. Toutefois, élaborer cette réflexion a signifié entrer dans une admiration, une stupeur incroyable devant le mystère de prédilection par lequel Dieu avait béni et comblé la petite âme de cette sœur. Enseignement, examen de conscience, stimulant pour une conversion qui vont bien au-delà de ce moment vécu et de la méditation qui en est jaillie : si Gabriella reste la petite sœur avec qui il est doux de marcher main dans la main, elle devient aussi maîtresse et signe, point de référence, indication vitale .»<sup>32</sup>

Nous pouvons nous demander : dans quel contexte l'offrande de sœur Maria Gabriella s'est développée dans la communauté de Vitorchiano comme une bonne semence tombée dans la terre féconde du monastère ?

Dans les années '60, le Concile et les événements mondiaux qui marquèrent une époque de bouleversements pour le monde contemporain, furent un temps de réflexion et de travail.

Mère Cristiana Piccardo notait que la communauté de Vitorchiano « était une communauté pauvre, mais ouverte pour accueillir la nouveauté de l'histoire et des nouvelles générations, avec les questions, les défis et la grâce dont elles étaient porteuses. Elle pouvait les intégrer de façon vitale dans son parcours monastique, précisément parce qu'une « culture de la vie », comme on dirait aujourd'hui, était présente en son sein ; c'est-à-dire une identité et une capacité sans préjugés à accueillir avec respect et amour tout apport qui soit source de croissance authentique de la communauté .»<sup>33</sup>

Cette « culture de la vie » trouve sa source dans l'esprit de prière, dans la tension à vivre la conversion du cœur et l'offrande, qui sont propres à la vocation œcuménique comme à toute vocation authentiquement contemplative. L'homélie du Saint Jean-Paul II pour la béatification de sœur Maria Gabriella, où il souligne les trois valeurs fondamentales qui unissent la vocation trappiste et la vocation œcuménique, nous en donne confirmation : la conversion, la croix (offerte) et la prière ».

---

<sup>31</sup>Mère Cristiana Piccardo a été Abbessse de Vitorchiano de 1964 à 1988. Supérieure et Abbessse de la communauté de Humocaró en Venezuela de 1991 à 2002.

<sup>32</sup>Cristiana Piccardo, *Alla Scuola della libertà, Ancora, Milano, 1992*, p. 97.

<sup>33</sup> Cristiana Piccardo, *École de sagesse* – Ed. Abbaye de Bellefontaine 2016, p. 43

C'est cela le dynamisme qui nous fait entrer aujourd'hui encore dans la mission œcuménique de l'Église, dans le sillon ouvert par l'offrande de Maria Gabriella et qui pour nous coïncide avec une manière toujours plus cohérente et authentique de vivre notre vocation. L'écoute du Magistère et l'œuvre de renouvellement à laquelle le Concile Vatican II nous appelle, a signifié un approfondissement du sens ecclésial de notre réalité dans ses éléments fondamentaux : suivre le Christ, écoute de l'autorité, communion fraternelle, responsabilité personnelle et expérience du pardon.

Dans la vie commune on voit avec une évidence dramatique - comment le péché contre l'unité naît du manque d'ouverture à l'écoute et des abus de pouvoir d'une volonté incapable d'humilité et de dialogue avec cet amour et cette vérité commune, c'est-à-dire la charité, qui soutient la vie de l'Église. L'unité ne peut être continuellement accueillie et édifiée que si nous sommes capables de préférer le bien de la communion à toute autre hypothèse réductrice et myope. C'est un engagement qui n'est jamais escompté, un travail quotidien dans l'ouverture pour recevoir, écouter et collaborer avec la sœur que nous avons à côté de nous dans la référence continue à la pensée et au jugement du Christ. C'est l'actualisation du bon zèle auquel Saint Benoît nous invite.<sup>34</sup>

Ceci demande une conversion continue, qui est le dynamisme propre à la vie de tout moine et constitue la matière d'un vœu spécifique. Dans une de ses lettres, sr Maria Gabriella écrivait :

« Pour moi, entrer au couvent et devenir parfaite, c'était tout un ! Mais j'ai dû me convaincre par expérience qu'il n'en va pas ainsi. Pour arriver à la perfection il faut travailler, et beaucoup, et j'ai constaté aussi qu'en entrant au monastère j'ai apporté mon moi et mes défauts avec moi, et je dois combattre en permanence contre eux...(...) Le Seigneur qui m'a placée sur cette route pensera à me secourir dans la lutte afin que je remporte la victoire »<sup>35</sup>.

Nous nous ouvrons ainsi au pardon qui, dans son acception la plus ample, est la grâce d'un retour à notre relation de fils avec le Père. Il nous est offert par le Christ dans l'Église et devient une responsabilité dans la dynamique de nos rapports. Le geste si habituel, chez sœur Maria Gabriella, de confesser le «*mea culpa*» et de se battre la poitrine, a acquis aujourd'hui une forme dialogique. Il naît de la capacité de se dire réciproquement la vérité et de vouloir repartir chaque fois, en reconnaissant le bien qu'est la relation avec l'autre. Nous pouvons pardonner si tout d'abord nous faisons nous-mêmes expérience de pardon, de réconciliation, de vérité avant tout en nous-mêmes.

L'ouverture à l'écoute et au dialogue a été fondamentale aussi pour l'accueil de générations toujours nouvelles de moniales avec leurs problématiques et leurs richesses, dans un dynamisme de tradition et de nouveauté, qui donne le visage actuel de notre Maison, et qui a ouvert un chemin à l'inculturation, même dans la perspective de la mission monastique qui nous a été offerte à travers les fondations que Vitorchiano a engendrées, à partir de 1968. Elles ont été une

---

<sup>34</sup> RB, LXXII

<sup>35</sup> Lettre à l'Abbé Basilio Meloni du 9.6.1937.

occasion d'unité communautaire, pour la réalisation d'un projet commun et en même temps une dilatation à une nouvelle maison de la vie reçue : « l'affirmation d'une vocation, d'une adhésion au Seigneur, d'une passion pour l'expansion du Royaume de Dieu, là où Dieu nous situe et avec les possibilités et les modalités que le milieu offre »<sup>36</sup>.

Mère Thérèse Astoin avait écrit à propos de la très pauvre Trappe de Saint Vito : « Cette maison sera mère de beaucoup d'autres » et Mère Pia l'avait confirmé en disant : « Je vois la Trappe comme un fleuve de vie qui se ramifie et distribue de l'eau de tout côté »<sup>37</sup>. On se souvient aussi d'un épisode des derniers jours de vie de sr Maria Gabriella : dans le délire de la fièvre elle voit un pays immense : la Chine. De nombreux enfants courent vers elle. Elle en embrasse un et lui dit : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ».

Ces intuitions, que nous pouvons appeler prophétiques parce que nées dans une situation de grande pauvreté de la communauté, comptaient sur la force attractive de la vie monastique et sur son aptitude à s'établir dans tous les pays du monde, ne craignant pas les circonstances défavorables d'un point de vue historique et culturel, croyant fortement dans la capacité évangélisatrice du monachisme bénédictin.

Mère Cristiana souligne combien a été important pour ce développement, après les années '70, le flux de vocations qui venaient de nouveaux mouvements ecclésiaux, « qui dans l'Église saisissaient le charisme prophétique, l'élan de communion, la force de l'Annonce, la passion du témoignage »<sup>38</sup> et ont eu la tâche de donner vie, après la naissance de Valserena en 1968, à six autres maisons : en Argentine, Hinojo, 1973, au Chili, 1981, au Venezuela, Humocaró, 1982, en Indonésie, Gedono, 1987, aux Philippines, Matutum, 1995, en République Tchèque, Nasí Paní nad Vltavou, 2007, et bientôt à une nouvelle fondation au Portugal.

On peut dire que l'œcuménisme s'est dilaté dans une universalité.

Un dernier, mais pas moindre aspect c'est l'existence de l'intercession que la Bienheureuse Maria Gabriela exerce pour ceux qui se confient à elle dans la prière.

Elle avait écrit dans sa dernière lettre à sa maman, écrite de l'infirmierie et à remettre après sa mort :

« Je vous écris ces quelques mots pour vous envoyer mes dernières pensées et mes derniers adieux. Le divin Époux a renouvelé son invitation et le jour désiré s'approche. Je ne vous dis pas le jour de ma mort, mais le jour où, les liens de cette misérable chair auront été rompus, je pourrai finalement passer de cette vie à la joie et à la béatitude du ciel. La séparation du corps n'est pas une mort, mais un passage à la vraie vie.

(...) Soyez tranquille car là-haut je vous serai beaucoup plus utile que je ne le suis ici : je verrai clairement tout ce dont vous avez besoin et je pourrai intercéder davantage près du Seigneur. »

---

<sup>36</sup>Cristiana Piccardo, *École de sagesse- Ed. Abbaye de Bellefontaine* 2016, p.135.

<sup>37</sup>Idem, p 140.

<sup>38</sup>Idem, p. 141.

De la chapelle qui lui est dédiée, où de nombreux pèlerins accourent, sa présence amicale avec un flux constant de prière s'est dilaté dans une dimension planétaire.

Sont innombrables les grâces d'unité dans les communautés, dans les familles et parmi les couples, des grâces de pardon, de réconciliation, de retour à la prière, à Dieu et à l'Église. Tant de grâces arrivent soit de guérison soit de maternité. Ce sont les grâces les plus nombreuses - pour tant des femmes dans l'impossibilité d'avoir des enfants, qui grâce à elle reçoivent le don de devenir mères

Si pendant son existence terrestre Maria Gabriella a saisi le défi porté à la vie de l'Église par la division entre ses fils, aujourd'hui nous voyons son attention à la racine extrême de la division, c'est-à-dire au mépris de la communion entre personnes, dans les familles et de la vie, pour l'assainir.

C'est au noyau initial de l'existence qu'elle porte son regard et son intercession, sans oublier la vie humaine dans toutes ses exigences. Comme *Lumen Gentium* affirme :

Étant en effet liés plus intimement avec le Christ, les habitants du ciel contribuent à affermir plus solidement l'Église en sainteté (...) ils ne cessent d'intercéder pour nous auprès du Père, offrant les mérites qu'ils ont acquis sur terre par l'unique Médiateur de Dieu et des hommes, le Christ Jésus (cf. 1 Tm 2, 5) (...) Ainsi leur sollicitude fraternelle est pour notre infirmité du plus grand secours<sup>39</sup>

Mais nous ne vénérons pas seulement au titre de leur exemple la mémoire des habitants du ciel; nous cherchons bien davantage par là à renforcer (grâce à l'exercice de la charité fraternelle) l'union de toute l'Église dans l'Esprit (cf. Ep 4, 1-6). Car tout comme la communion entre les chrétiens de la terre nous approche de plus près du Christ, ainsi la communauté avec les saints nous unit au Christ de qui découlent, comme de leur source et de leur tête, toutes grâces et la vie du Peuple de Dieu lui-même.<sup>40</sup>

---

<sup>39</sup>*Lumen Gentium*, 49

<sup>40</sup> Idem, 50